

« C'est là que la chaussure appuie » : Aspects didactiques de la compréhension et traduction d'idiomes

Marine ESPINAT
Université de Paris-Sorbonne
UMS 3323 « Contextes, Variations, Usages » (CoVariUs)
espinat.marine@gmail.com

Introduction

D'aucuns penseront à la vue du titre de cet article à la difficulté inhérente à toute pratique de la traduction, illustrée par la célèbre expression italienne « *Traduttore, traditore* », que l'on pourrait rendre par « Traduction, trahison » ou « Traduire, c'est trahir ». Ce genre de considérations philosophiques et/ou déontologiques est encore souvent occulté dans l'enseignement de la traduction. Et pourtant, c'est là une expérience quotidienne pour les étudiants qui pratiquent cet exercice issu d'une longue tradition et qui me semble aujourd'hui encore considéré comme une des disciplines-reines dans les programmes de licence pour le degré de difficulté qu'elle représente. Même si les nouvelles approches didactiques mettent l'accent sur d'autres compétences et méthodes¹, les cours de traduction dans le cadre universitaire sont une bonne occasion de revenir avec les étudiants sur de nombreux types de difficultés (de transposition, de lexique, par exemple). La plus grande est de réduire au maximum le fossé entre fidélité au sens et fidélité au style/au texte.

C'est lors de mon expérience de lectrice de français en Allemagne que j'ai pu mesurer la difficulté que représentait ce point en cours de traduction avec mes étudiants. L'une des meilleures illustrations de cette gymnastique intellectuelle que requiert la traduction entre sens et forme apparaît être la phraséologie, domaine de la linguistique étudiant les expressions figées du langage. C'est pourquoi j'ai décidé d'introduire dans mes cours des sessions de traduction d'idiomes qui permettraient aux étudiants de vaincre leurs inhibitions dans l'exercice de la traduction et de revenir sur certaines difficultés langagières bien particulières aux germanophones apprenant le français.

L'objet de cet article est d'une part de présenter la phraséologie en tant qu'objet de recherche, son ampleur et les questionnements qu'elle met au jour sur le langage. Il s'agit d'autre part de relater une expérience très concrète de l'utilisation de la phraséologie dans un cadre didactique et une analyse pratique des difficultés qu'elle représente pour des apprenants d'une langue étrangère. De cette expérience découlent des conclusions et des questionnements : quelles sont les clés de la réussite quand on veut sensibiliser à la phraséologie les étudiants d'un cours de traduction ? Et qu'est-ce

¹ L'approche communicative met à juste titre en évidence l'importance de la situation de la communication, et prend en considération les caractéristiques des interlocuteurs, l'intention de l'émetteur et du destinataire, le contexte de la production, etc. La prise en compte d'un tel panel de paramètres est parfois difficile à mettre en œuvre concernant un texte donné à traduire. C'est en cela que l'exercice de la traduction peut paraître plus difficilement compatible avec les nouvelles approches didactiques.

qu'une telle expérience révèle sur la phraséologie en tant qu'objet d'étude et outil didactique ?

I. Remarques introductives

I.1 Contexte d'enseignement

La présentation de ces sessions de traduction ne peut se passer d'une courte description du contexte d'enseignement dans lequel elles se sont déroulées. À l'époque, j'étais chargée de cours relevant de la « pratique de la langue », tel était l'intitulé de ce module d'enseignement qui recouvrait des cours de grammaire, de compréhension orale et écrite, d'expression orale et écrite et de traduction.

Parmi ce panel de cours assurés par les lecteurs, celui qui effrayait le plus les étudiants était très certainement le cours de thème (traduction de l'allemand vers le français). Il faut dire que les étudiants de romanistique devaient en tout et pour tout assister à quatre cours de thème dans l'ensemble de leurs études de français. À cela s'ajoutait un unique cours de version (traduction du français vers l'allemand). Ce bagage était évidemment bien trop limité pour qu'ils aient pu acquérir les automatismes nécessaires à une pratique plus sereine de la traduction. Ce manque d'expérience de leur part se révélait particulièrement à la veille de leur examen final, où l'inquiétude progressait. C'est pourquoi ces sessions de traduction d'idiomes n'ont été introduites par mes soins que dans les cours destinés aux « candidats aux examens² », c'est-à-dire d'étudiants arrivant en fin d'études, qui s'apprêtaient à passer leur examen final et dont la plupart se destinaient à l'enseignement du français dans le secondaire. Tel était donc le cadre lors de l'introduction de ces sessions de traduction d'idiomes.

I.2 Précisions théoriques sur le concept de « phraséologie »

Avant d'en venir à des considérations plus concrètes, quelques précisions théoriques concernant la phraséologie sont nécessaires. La phraséologie doit ses prémisses à BALLY (1909), qui fut le premier à étudier ces occurrences figées du langage. Cette discipline a ensuite connu un essor relativement rapide à partir des années 1980 en Europe occidentale, plus tôt encore en Union soviétique et en RDA, et plusieurs théories, plusieurs terminologies se sont affrontées³. La définition que je reprendrai ici doit beaucoup au travail de linguistes germanistes comme BURGER (dès 1973 en coopération avec JASCHKE), FLEISCHER (1982), DOBROVOL'SKIJ (1995), pour ne citer qu'eux, qui se sont voués très tôt et avec beaucoup de perspicacité au travail de typologie et de délimitation de la phraséologie. Ils ont contribué à en faire un champ de recherche toujours plus précis et clairement défini des années 80 à nos jours.

² « *Staatsexamenskandidaten* », candidats à l'équivalent allemand de nos concours de l'enseignement.

³ Voir l'introduction au recueil *Phraseologie/Phraseology* (BURGER, DOBROVOL'SKIJ, *et al.*, 2007 : 1-10)

I.2.1 Critères définitoires de la phraséologie

Dès les débuts de la phraséologie, trois critères définitoires ont été mis en exergue (BURGER, 2007 [1998] : 11-31), dont deux obligatoires : la polylexicalité (un phrasème, ou phraséologisme, doit nécessairement être constitué d'un minimum de deux lexèmes) et la fixité de la locution. Ce dernier critère est cependant graduel, selon le type de phrasème auquel on aura affaire : certains ne supportent en effet aucune modification, d'autres sont plus souples⁴. Si le proverbe « Rira bien qui rira le dernier » exclue toute modification (impossibilité de le mettre au pluriel, au féminin, d'en modifier la syntaxe), d'autres types de phrasèmes peuvent être plus flexibles, comme par exemple « perdre la tête » :

Il/Elle/Je/Nous a/ai/avons perdu la tête.

As-tu perdu la tête ?

Ne perds pas la tête !

Ce phrasème visiblement plus tolérant aux changements ne pourra cependant pas faire l'objet d'une passivation, par exemple.

*La tête a été perdue (par lui).

D'autre part, on peut distinguer différents types de fixité : structurelle ou pragmatique, et différents types de changement admis ou constatés : variation et modification⁵.

Le troisième critère, facultatif, est celui de l'idiomaticité, de la « signification figurée », « imagée » de certains phrasèmes : les idiomes. Ce dernier critère est plus complexe à saisir et fait aujourd'hui encore l'objet de nombreux questionnements et divergences quant à sa définition, c'est pourquoi il faut revenir ici plus en détail sur son évolution.

I.2.2 Le critère d'idiomaticité

Le critère de l'idiomaticité est certainement celui dont la définition a connu le plus d'évolutions. La première, celle de la non-compositionnalité de la signification, désignait le fait que le sens de l'idiome n'équivalait pas à la somme du sens de chacun de ses composants. Ainsi, quand on utilise l'idiome « ne pas casser trois pattes à un canard », on peut se douter qu'il n'est en fait jamais question de canard dans le contexte de la communication, encore moins de ses trois pattes et pas non plus de les lui casser. En contexte, on pourrait paraphraser cet idiome par « quelque chose ne

⁴ BURGER (1973 : 75-90) parle de « *funktionale und transformationelle Defekte* » (défauts fonctionnels et transformationnels, traduction de l'auteure) pour désigner le fait que certains idiomes présentent des anomalies syntaxiques qui limiteront leurs possibilités d'insertion dans l'énoncé (cela relève alors des défauts fonctionnels ; par exemple : « *sang- und klanglos* », de même que son équivalent français « sans tambour ni trompette » ne peut être utilisé qu'en tant que détermination adverbiale et ne peut être attribut du sujet : Il quitta le service sans tambour ni trompette/* Son départ fut sans tambour ni trompette). Ces mêmes anomalies peuvent avoir un effet sur un autre plan, en rendant des opérations syntaxiques comme la passivation, la pronominalisation, la transformation à l'impératif ou à une forme interrogative, etc.- c'est ce que BURGER entend par « défauts transformationnels ». (Exemple : je ne peux faire évoluer le degré de l'adjectif « bleu » dans « une peur bleue »). Ces anomalies syntaxiques sont souvent retenues comme un des critères de repérage de la fixité, elles ne sont cependant pas nécessairement présentes, ou le sont à divers degrés.

⁵ Pour plus de précisions, voir BURGER (2007 : 25-31).

paraît pas convaincant, n’a pas de quoi impressionner ». Si cette définition de la non-compositionnalité du sens reste tout à fait correcte et opérante, force est de constater qu’elle paraît presque mathématique et contre-intuitive. On peut en effet lui reprocher d’amener à une conclusion hâtive et erronée : si le sens global n’équivaut pas à la somme des sens de ses composants, alors, l’idiome est certainement plus difficile à comprendre qu’une locution compositionnelle. Or, rien ne permet d’avancer une telle affirmation.

Même au sein des idiomes, l’idiomaticité est relative. BURGER (2007 : 31-33) parle d’idiomes entièrement idiomatiques, comme dans l’exemple précédemment cité du canard à trois pattes, où aucun des éléments ne fait référence au contexte pris dans son sens littéral. Il distingue ensuite des expressions semi-idiomatiques, comme l’expression française « avoir une peur bleue ». Dans cette expression, « peur » désigne bien la peur. La couleur bleue, quant à elle, est une image langagière qui n’a pas de réalité dans le contexte et ne sert qu’à l’expression d’une intensité.

Enfin, les expressions non-idiomatiques, quant à elles, ne relèvent pas de la catégorie des idiomes et entrent dans d’autres types de phrasèmes, comme les routines (« Bonne nuit ! »), les collocations⁶ (« avoir recours à »), certaines constructions (être ADJ à INF : « être belle à tomber », « être triste à pleurer »), etc⁷.

Dans le langage courant, on parle souvent de « sens figuré », « sens imagé ». Autant de dénominations qui se réfèrent aux idiomes et mettent en avant le rôle de l’image qui semble marquant pour les locuteurs. C’est cette conception plus intuitive que reprennent DOBROVOL’SKIJ et PIIRAINEN (2005 : 11-18) dans le dernier essai de définition de l’idiomaticité. Eux parlent d’ « *image requirement*⁸ » et d’ « *additional naming*⁹ », que nous traduirons ici respectivement par « nécessité du recours à l’image » et « dénomination supplémentaire ». Relèveraient donc de la catégorie des idiomes toutes les expressions recourant à des images et que l’on pourrait exprimer d’une autre façon, non-idiomatique. Nous l’avons vu dans les deux exemples déjà cités : « ne pas casser trois pattes à un canard » et « avoir une peur bleue » pourraient chacun être paraphrasés sans recourir à des images. Cette reformulation non-idiomatique ne sera pas nécessairement plus économique que l’utilisation d’un idiome. Prenons l’exemple de « être [pris] entre le marteau et l’enclume » : on ne pourra trouver reformulation non-idiomatique plus économique, il nous faudrait user de périphrases plus longues comme « être dans une situation délicate, inconfortable et dans laquelle aucune des issues possibles n’est exempte de difficultés ou de

⁶ Certaines collocations peuvent toutefois contenir un élément imagé, mais BURGER (2007 : 38) qualifie cette catégorie de « *nicht-, bzw. schwach-idiomatisch* » (non-idiomatiques ou faiblement idiomatiques).

⁷ Nous signalerons ici que cette liste est non-exhaustive et qu’il n’existe pas une seule typologie des phrasèmes, selon la manière de les catégoriser : suivant des critères syntaxiques, sémantiques ou dans des classes mêlant ces deux critères. De telles distinctions et détails seraient ici superflus.

⁸ « *The essence of the image requirement is the synchronically identifiable ability of a linguistic unit to denote its referent not directly but via another concept. A unit of figurative language differs from a literal unit, first of all, through this ability to combine two different conceptual levels in its semantic structure.* » (DOBROVOL’SKIJ/PIIRAINEN, 2005 : 17)

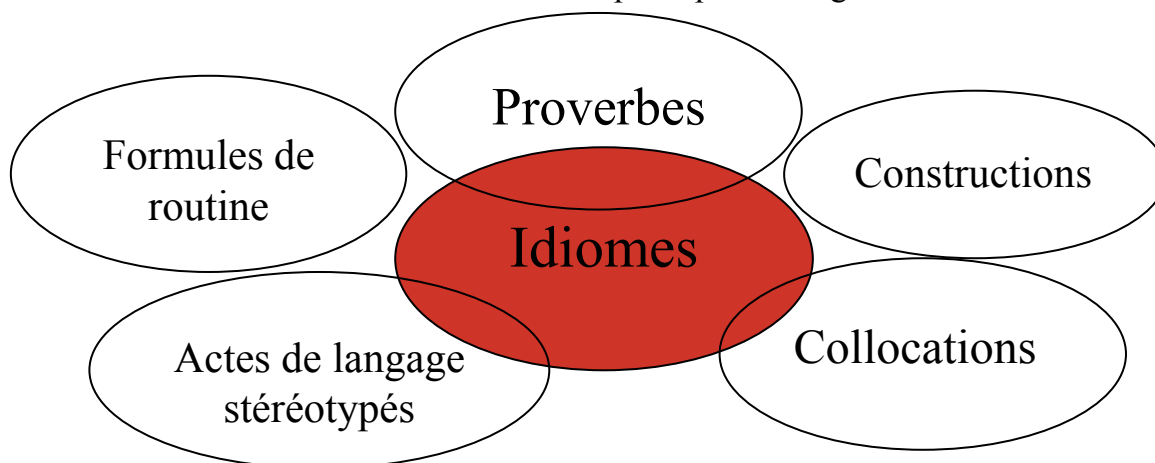
⁹ « *The figurative units are, so to speak, additional (not primary) means for naming things, properties, actions, states, events, and the like.* » (DOBROVOL’SKIJ/PIIRAINEN, 2005 : 18)

risques»¹⁰. Si elle n'est pas plus économique, cette reformulation est toutefois possible. Il existe des cas dans lesquels l'image est présente, mais où l'on ne dispose pas d'une reformulation non-idiomatique. De tels cas ne sont pas considérés comme des expressions figurées¹¹.

Cette dernière grande étape de définition présente l'avantage d'être plus intuitive et d'éviter le contresens possible du critère précédemment évoqué de la « non-compositionnalité ». Cette nouvelle conception n'annihile pas les précédentes étapes définitoires mais vient les compléter. Il convient ici de noter que l'opacité de l'image présente dans l'idiome ne joue de rôle dans aucune de ces étapes définitoires : le fait que l'on arrive à retracer ou non le bien-fondé du choix de l'image n'importe pas dans la définition de l'idiome et n'influe pas sur son usage dans la langue. Chacun sait que les canards n'ont pas trois pattes et pourtant, cela ne nous empêche aucunement d'utiliser cet idiome et de le comprendre dans son sens figuré. Certaines expressions sont même porteuses de lexèmes disparus, qui n'existent (plus) que dans l'expression figée. C'est le cas de « battre la chamade ». Le terme de « chamade » n'est plus usité en dehors de cette expression et bien peu de personnes savent qu'il réfère à un signal sonore donné grâce à des tambours ou trompettes pour signifier à l'adversaire que l'on souhaitait se rendre ou engager des pourparlers. Cette lacune n'empêche en rien la compréhension et l'usage de cette expression.

I.2.3 Étendue de la phraséologie

Les phrasèmes, catégorie globale, recouvrent plusieurs types d'occurrences. La catégorie la plus emblématique des phrasèmes est sans aucun doute celle des idiomes, répondant aux trois critères présentés ci-dessus. D'autres phrasèmes sont moins connus. Voici un schéma illustrant les principales catégories :



¹⁰ Voir le commentaire plus détaillé de l'idiome anglais équivalent « *(to be caught) between a rock and a hard place* » dans DOBROVOL'SKIJ/PIIRAINEN (2005 : 15).

¹¹ Voir DOBROVOL'SKIJ/PIIRAINEN (2005 : 18). Les auteurs citent comme exemple d'un tel cas le terme « *sea horse* » en anglais (hippocampe en français). Ce terme est non-littéral, mais n'est pas pour autant figuré, car si l'image du « *cheval de mer » est bien présente, il lui manque un équivalent non imagé dans la langue quotidienne pour être considéré comme terme figuré. L'anglais dispose du terme « *hippocampus* », mais qui ne saurait être considéré comme l'équivalent littéral de « *sea horse* » car il relève d'un vocabulaire technique connu de peu de locuteurs.

Ce schéma, malgré sa non-exhaustivité, a pour vocation d'illustrer l'étendue des phrasèmes. Les idiomes y occupent une place centrale, le critère d'idiomaticité étant considéré comme le noyau de la phraséologie¹². Certaines catégories (représentées par des bulles empiétant sur celle des idiomes) peuvent être idiomatices : les actes de langage stéréotypés¹³ le sont nécessairement ; collocations et proverbes peuvent l'être, en partie ou entièrement. Constructions¹⁴ et formules de routine, quant à elles, ne sont pas idiomatices.

Du fait de l'évolution rapide de la phraséologie, différentes terminologies ont longtemps évolué parallèlement. Les chercheurs anglophones, russophones, germanophones ont développé diverses conceptions des types de phrasèmes et le terme d'idiome, notamment, a souvent été maltraité au passage. Nous parlerons ici de « phrasème » comme de la catégorie englobant tous les types, dont l'idiome n'est qu'une sous-catégorie bien précise. Lors de ces sessions de traduction, toutes les expressions traitées en cours relevaient de la catégorie des idiomes, à l'exception d'un cas discutable.

I.3 Objectifs et utilité de la phraséologie auprès d'étudiants en cours de traduction

Nous n'évoquerons ici que l'utilité et les objectifs de l'usage de la phraséologie dans un cadre didactique. Partant des critères de phraséologie évoqués plus haut, le but est désormais de démontrer en quoi la phraséologie pouvait être utile à ces étudiants. La polylexicalité des phrasèmes permet tout d'abord de revenir en cours sur de petites entités langagières de différentes sortes et qui après de nombreuses années d'études posent encore problème aux étudiants. La fixité de ces expressions, quant à elle, se révélait en ceci particulièrement exploitable en cours dans la mesure où elle

¹² Cf. DOBROVOL'SKIJ/PIIRAINEN (2005 : 25) : « *We start with the assumption that idioms are the core-category of phraseology and that they are prototypical examples of conventional figurative units* ».

¹³ Cf. les travaux de GUALBERTO-SCHNEIDER, KAUFFER et NAHON-RAIMONDEZ, membres de l'Atilf (Analyse et Traitement Informatique de la Langue Française — équipe de recherche, université de Nancy) : les actes de langage stéréotypés (ALS) sont des énoncés verbaux idiomatics figés dont la fonction pragmatique est à la fois prépondérante et variée, du type « Tu peux toujours courir ! », « Ça va être ta fête ! », etc. Cette nouvelle catégorie, mise en avant par l'équipe de chercheurs sus citée, présente de nombreux points communs avec les formules de routine (même figement morpho-syntaxique, même importance de la fonction pragmatique, etc.). Les principales divergences concernent le caractère idiomatic des ALS vs. la non- ou faible idiomaticité des formules de routine et le fait que l'utilisation d'un ALS peut se faire dans des situations plus variées et pas forcément routinières.

¹⁴ Cf. Le terme de « constructions » est à comprendre au sens que lui donne la « *construction grammar* » ; on peut en voir un exemple dans les constructions déjà évoquées plus haut du type « être ADJ à INF ». Dans le cas de notre étude cependant, les composants ensuite ajoutés aux constructions mises en évidence peuvent être idiomatics. La « *grammaire de constructions* » dans la lignée de FILLMORE (1968) et LAKOFF se concentre sur la recherche de « patrons/modèles phraséologiques » dénoués de ses composants éventuellement idiomatics. Ce sont les phrasèmes qui ont inspiré cette réflexion et cependant, les découvertes de la « *grammaire de constructions* » peinent à se frayer un chemin dans la phraséologie, discipline qui s'était jusqu'à récemment toujours conçue elle-même comme partie de la lexicographie.

contrevient à la souplesse nécessaire à l'exercice de la traduction. En recourant aux idiomes, figés dans leur forme et dans la mémoire des locuteurs, on confrontera au mieux et de la manière la plus complexe les étudiants à cette acrobatie intellectuelle indispensable. Enfin, seuls des idiomes (à l'exception d'un cas-limite) ont été sélectionnés pour ces sessions de traduction car l'idiomaticité consiste précisément en la non-concordance du sens de chaque mot avec le sens global de l'expression. Ceci illustre parfaitement le fait qu'une bonne traduction se concentre sur la traduction d'un sens et non d'une série de mots.

II. Au cœur du problème

II.1 Étapes des sessions de traduction d'idiomes

Venons-en maintenant au déroulement concret de ces sessions de traduction, qui duraient en moyenne dix minutes et dont je me servais pour introduire mes cours de traduction, avant de passer à la traduction des textes choisis pour le semestre.

La première étape consistait en le choix et la présentation de l'idiome qui ferait l'objet de la session de traduction. Le choix était opéré par moi-même en amont du cours et en suivant les critères de la phraséologie. À cela s'ajoutait la volonté de trouver des idiomes dont la traduction idiomatique française n'aurait pas grand-chose à voir avec l'idiome allemand, le but étant de montrer à chaque fois aux étudiants qu'en traduction, la forme importe peu et ne doit pas être traitée au détriment du sens, tout à fait primordial pour la compréhension du texte/de l'expression. Je m'étais aussi fixé pour objectif de sélectionner des idiomes appartenant à des registres de langue différents, ceci afin de sensibiliser les étudiants à l'importance du respect de telles données lors d'une traduction. Ces idiomes ainsi sélectionnés leur étaient présentés en début de cours.

Lors de la deuxième étape, les étudiants devaient traduire mot-à-mot l'idiome allemand vers le français. Bien entendu et grâce à la sélection opérée par mes soins, cette traduction littérale était, sur le plan du sens, systématiquement incorrecte. Cependant, cette étape présentait l'avantage de confronter les étudiants à certaines structures langagières problématiques lors du passage de l'allemand au français et à des problèmes de lexique.

Ensuite, il s'agissait pour les étudiants de réfléchir au sens de l'idiome allemand et de me fournir en allemand une paraphrase, a priori non-idiomatique, de ce sens.

La quatrième étape consistait en la traduction de ce sens paraphrasé en allemand vers le français. Cette étape intervenait avant la traduction idiomatique française afin d'aborder avec les étudiants les différences de nuances, de registres, etc. et de leur présenter les critères de notation des correcteurs : quelle est la différence entre faux-sens et contresens ? Quels sont les degrés de gravité d'un faux-sens ? L'objectif était clairement de leur faire prendre conscience du fait que, même si une correction est toujours en une certaine mesure subjective, nous nous fondions en tant que correcteurs sur des critères objectifs concernant la modification du sens opérée dans leur traduction. C'était aussi l'occasion de leur rappeler que dès lors que le sens était bien présent et respecté dans toutes ces nuances, nous n'avions aucune raison de sanctionner leur traduction parce qu'elle n'était pas idiomatique ou parce qu'elle relevait d'un léger « mal-dit ». Mais une traduction idiomatique appropriée permettait de gagner des points-bonus. De tels éléments d'explication peuvent paraître

secondaires, ils sont pourtant nécessaires à la pleine compréhension par les étudiants des enjeux de la traduction, des stratégies qu'ils ont à leur disposition. Ils permettent ainsi que la notation ne soit plus une simple sanction extérieure à l'enseignement, mais un élément de celui-ci dont les étudiants peuvent se servir pour progresser.

Nous en venions dans une cinquième étape à la traduction idiomatique française de l'idiome allemand. L'idiome français équivalent était, conformément aux attentes, assez rarement connu des étudiants.

Enfin, la sixième et dernière étape de ces sessions de traduction d'idiomes était l'occasion de revenir sur cette expérience, de commenter les deux idiomes, de les comparer, d'évoquer les différentes variantes possibles selon les registres ou différentes nuances.

II.2 Constats

À chacune de ces étapes, des constats s'imposaient, parfois inattendus et surprenants, sur les difficultés des étudiants face à ces traductions d'idiomes.

Je mentionnerai tout d'abord le fait que, lors de la première étape de présentation de l'idiome, presque tous les idiomes sélectionnés par mes soins étaient considérés par les étudiants comme connus. L'exception concernait l'idiome suivant que la grande majorité des étudiants du cours ont trouvé archaïque, bien qu'encore compréhensible.

(1) wie ein Ölgötze dastehen

* a¹⁵ : être debout là comme une idole en huile¹⁶

b : se tenir (là) (avec/.) l'air imbécile/idiot/hébété/ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester là comme une vache qui regarde/regardant passer un/les train(s) (fam.)

Aucun des autres idiomes n'a éveillé chez eux de réaction du type « je ne le connais pas », « je ne le comprends pas » ou « je ne l'utiliserais jamais ». Ce premier constat est doublement intéressant car il vient d'une part appuyer la thèse, souvent admise d'emblée par les phraséologues, que les idiomes d'une langue font partie d'un bagage commun, présent à l'esprit des locuteurs de cette langue au même titre que le serait un lexème :

„Für alle Phraseologismen gilt als Grundbedingung ihrer Festigkeit, dass sie in einem synchronen Sprachquerschnitt « gebräuchlich » sind. (...) Wenn jemand einen Phraseologismus hört oder liest, versteht er ihn – ohne auf die potentielle wörtliche Bedeutung zurückgreifen zu müssen – unmittelbar in der phraseologischen Bedeutung; und wenn jemand ein Objekt oder einen Sachverhalt benennen oder beschreiben will, steht ihm dafür – sofern die jeweilige Sprache für diesen Zweck über einen Phraseologismus verfügt – der Phraseologismus in der gleichen Weise zur Verfügung, wie ihm u. U. ein Wort zur Verfügung steht. (...) „Gebräuchlichkeit“ kann sich entweder auf die ganze Sprachgemeinschaft beziehen oder aber nur auf bestimmte Sektoren, die areal oder soziolektal bestimmt sein können. Über Gebräuchlichkeit

¹⁵ Pour chaque idiome utilisé en cours et cité ici, sont précisées : a) la traduction littérale, b) la traduction de la paraphrase proposée par les étudiants et c) la traduction idiomatique.

¹⁶ Le terme « Ölgötze » est un « élément unique » (« unikales Element », aussi appelé en français « anomalie lexicale ») : il n'est désormais usité que dans cette acception idiomatique (cf. l'exemple de « battre la chamade » cité p.4).

werden in der Phraseologieforschung häufig vorschnelle und unüberprüfte Annahmen gemacht, die einer empirischen Überprüfung oft nicht standhalten.“ (BURGER 2007 : 16)¹⁷

D'autre part, ce constat me permettait de partir du principe que, passivement ou activement, ces idiomes étaient maîtrisés.

En ce qui concerne l'étape 2 de traduction mot-à-mot de l'idiome présenté, les difficultés qui se sont fait jour relevaient du domaine lexical, orthographique, grammatical, etc. Globalement, ces difficultés restaient très mesurées, preuve du bon niveau des étudiants de ce cours.

L'étape 3, quant à elle, s'est avérée plus surprenante dans les conclusions qu'elle permettait de tirer. Il s'agissait pour les étudiants de proposer en allemand une paraphrase de l'idiome, ce qui a priori ne devait pas présenter de grande difficulté pour eux. Pourtant, force m'a été de constater que cette paraphrase n'allait pas de soi, bien au contraire, et que les étudiants échouaient souvent à fournir une paraphrase véritablement satisfaisante. Si, la plupart du temps, il ne manquait « qu'une » nuance, il est arrivé à plusieurs reprises que cette paraphrase révèle de vraies difficultés à rendre le sens de l'idiome. Ce constat est des plus étonnants, car il contrevient clairement à l'hypothèse très répandue et quasi consensuelle parmi les chercheurs en phraséologie selon laquelle les phrasèmes, et les idiomes en particulier, sont connus, maîtrisés et facilement utilisables par les locuteurs. Si ces idiomes n'avaient pas provoqué de réaction d'incompréhension lors de leur présentation, c'est souvent lors de l'étape de paraphrase qu'il m'a été donné de constater que cette compréhension n'était pas aussi évidente qu'elle pouvait sembler l'être au premier abord. Au-delà de ces constats riches en conclusions pour la phraséologie, ils étaient aussi révélateurs d'une difficulté propre à ces étudiants et à leur expérience de la traduction : se concentrer sur le sens et en identifier toutes les nuances. Afin de remédier à ce type de difficulté, je proposais alors systématiquement aux étudiants de produire l'idiome concerné dans un énoncé ou d'évoquer un contexte dans lequel ils s'imagineraient entendre ou prononcer l'idiome. Nous reviendrons plus longuement sur cette expérience de re-contextualisation ultérieurement.

L'étape 4 de traduction du sens paraphrasé allemand vers le français présentait le même type de difficultés que l'étape 2. Pour ce qui est de l'étape 5, celle où la traduction idiomatique française était révélée, elle correspondait bien aux attentes pronostiquées par les phraséologues, à savoir que le patrimoine idiomatique d'une langue n'est que très rarement connu et maîtrisé par des apprenants étrangers, représentant pour eux l'une des toutes dernières barrières lors de l'acquisition de la langue étrangère.

¹⁷ « Pour qu'une suite de mots soit considérée comme un phrasème figé, la condition *sine qua non* est qu'il(s) soi(en)t usité(s) dans une strate synchronique de la langue considérée. [C'est-à-dire que] Lorsqu'un locuteur entend ou lit un phrasème, il le comprend immédiatement dans son acception phraséologique, sans devoir recourir à sa signification littérale potentielle; et s'il souhaite désigner ou décrire un objet ou des faits, le phrasème est à sa disposition de la même façon qu'un mot du lexique – si tant est que la langue en question dispose d'un phrasème idoine –. (...) Un phrasème peut être considéré comme « usité » soit dans l'ensemble de la communauté linguistique ou bien seulement dans certains de ses secteurs, géographiques ou sociolinguistiques. L'usage donne fréquemment lieu au sein de la recherche en phraséologie à des suppositions hâtives et invérifiées qui, souvent, ne résistent pas à une vérification empirique. » (traduction de l'auteure)

Enfin, la dernière étape de commentaire des idiomes était en ceci intéressante qu'elle mettait en évidence un réflexe quasi systématique de la part des étudiants à retraduire littéralement l'idiome français vers l'allemand, certainement pour en goûter toute l'originalité. Souvent, ils opéraient spontanément une comparaison des deux idiomes pour en analyser les parallèles ou les divergences.

II.3 Exemples concrets

Nous nous référerons ici à la liste des idiomes traités en cours et présentée en annexe de cet article. On y trouvera chaque idiome allemand sélectionné, puis sa traduction littérale en français, des exemples de paraphrase erronés et corrects en terme d'interprétation traduits de l'allemand et enfin la/les traduction(s) idiomatique(s) envisageable(s) en français.

II.3.1 Difficultés rencontrées lors de l'étape 2 – Traduction littérale du phrasème allemand vers le français.

Dans les difficultés récurrentes des étudiants lors de cette étape, on peut compter celles qui étaient d'ordre lexical. Étant donné qu'il est impossible ici d'entrer dans le détail de chaque problème rencontré, nous nous concentrerons chaque fois sur un ou deux exemples¹⁸. Voyons ici deux cas problématiques sur le plan lexical. Les étudiants ont à l'époque buté sur des mots comme « Eichhörnchen » (= écureuil) ou « Klappe » (= tapette à mouches).

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : L'écureuil se nourrit avec difficulté.

*b : avoir du mal, de la peine à faire qqch, avoir des difficultés à faire qqch

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

(3) zwei Fliegen mit einer Klappe schlagen.

a : tuer deux mouches d'un coup de tapette

*b : arriver à faire qqch d'un seul coup

b : obtenir deux bénéfices d'une seule action

c : faire d'une pierre deux coups

À l'occasion de l'étape 2, certaines difficultés de transposition de l'allemand vers le français se faisaient aussi régulièrement jour. Qu'entendre ici par « difficulté de transposition » ? Je l'utilise ici comme terme générique pour désigner certaines structures langagières typiques de l'une ou l'autre langue et qu'il est impossible de transposer telle quelle. L'exemple 1 et le verbe « *dastehen* » en sont une bonne illustration.

¹⁸ Voir en annexe la liste complète des idiomes traités en cours.

(1) wie ein Ölgötze dastehen.

*a : être debout là comme une idole en huile

b : se tenir (là) (avec) (,) l'air imbécile/idiot/hébété/ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester là comme une vache qui regarde/regardant passer un/les train(s) (fam.)

Traduit mot-à-mot, ce verbe donnerait « être debout là ». Or, il est étrange pour un francophone d'utiliser « être debout » si ce n'est pas pour insister sur le fait que le sujet n'est pas assis ou allongé. Les étudiants germanophones ne venaient que difficilement aux solutions « se tenir » ou « se trouver », bien plus élégantes en français. Dans l'exemple 4, c'est l'adjectif « früh » qui posait ce problème de traduction.

(4) Der frühe Vogel fängt den Wurm.

a : L'oiseau qui se lève tôt/de bonne heure/de bon matin attrape le ver.

b : Le premier à se lever réussira.

c : Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

Il s'agit d'un adjectif très souvent utilisé en allemand en fonction d'adverbe pour « tôt ». En fonction d'adjectif épithète, son sens est alors souvent le suivant : « qui se lève tôt » ou « matinal »¹⁹. Dans ce cas, les étudiants germanophones cherchaient désespérément à utiliser « tôt » en fonction d'adjectif en français, ce qui est impossible, et ne pensaient pas à recourir à une périphrase du type « qui se lève tôt » ou à un adjectif comme « matinal » avec pour base le substantif « matin ».

Enfin, pour ce qui est des difficultés apparaissant lors de l'étape 2, j'en ai relevé certaines dans une catégorie que nous pourrions appeler « structures », et qui pourrait aussi bien être considérée comme une sous-catégorie du type de difficultés précédent. Je classerai ici des problèmes affectant plus précisément la grammaire et la syntaxe, comme c'est le cas dans les exemples 5 et 6.

(5) jemanden nicht gerade vom Hocker hauen

a : ne *vraiment pas pousser qn de la chaise/du tabouret, ne *vraiment pas faire tomber qn de la chaise

b : ne pas vraiment impressionner/convaincre qn

c : ne pas casser trois pattes à un canard, ne pas casser des briques

(6) Man darf den Tag nicht vor dem Abend loben.

a : Il ne faut pas louer le/faire l'éloge du/chanter les louanges du jour avant le soir.

b : Il faut toujours attendre la fin de qqch avant de se vanter d'avoir réussi.

c : Il ne faut pas crier victoire trop tôt, Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

¹⁹ « früh » en tant qu'adjectif épithète peut aussi selon le contexte avoir le sens de « premier, de jeunesse », comme dans « GOETHE, in seinen frühen Gedichte, ... » = GOETHE, dans ses premiers poèmes/dans son œuvre de jeunesse.

Dans le premier, les étudiants ont confondu « *nicht gerade* » et « *gerade nicht* »²⁰, respectivement « pas vraiment » et « vraiment pas », confusion qui changeait bien entendu considérablement le sens. En deuxième exemple, nous citerons le problème de la traduction des verbes de modalité avec le « *man darf nicht* » allemand, qui a souvent été traduit par « on n'a pas le droit », « il n'est pas permis », etc. Les étudiants l'interprétaient systématiquement dans sa signification de permission non accordée, alors que le sens de l'idiome (et c'est d'ailleurs le sens plus général de « *nicht dürfen* ») est celui de « il ne vaut mieux pas », « il ne faut pas ».

II.3.2 Difficultés rencontrées lors de l'étape 3

Nous en venons ici à des difficultés à mon sens plus intéressantes que celles, plus anecdotiques, d'ordre lexical ou grammatical rencontrées par les étudiants. Plus intéressantes en ceci qu'elles concernent le sens en traduction et qu'elles montrent que les présupposés communément admis en phraséologie ne se vérifient pas toujours. C'est à cette étape que l'on pouvait remarquer différentes fautes d'interprétation des idiomes allemands lors de leur paraphrase, à des degrés divers. Je les ai classées dans quatre catégories, dont les deux premières sont relativement subjectives, puisqu'il est parfois difficile de juger de l'ampleur de la faute sans la voir en contexte ou au sein du texte traduit. Parmi les légères fautes d'interprétation, nous compterons entre autres les exemples 2 et 3.

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : L'écureuil se nourrit avec difficulté.

*b : avoir du mal, de la peine à faire qqch, avoir des difficultés à faire qqch

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

(3) zwei Fliegen mit einer Klappe schlagen.

a : tuer deux mouches d'un coup de tapette

*b : arriver à faire qqch d'un seul coup

b : obtenir deux bénéfices d'une seule action

c : faire d'une pierre deux coups

Pour le premier, les étudiants ont proposé de paraphraser l'idiome par « avoir du mal à faire quelque chose ». La nuance de la difficulté était certes bien présente, mais elle pourrait être mal comprise : l'idiome met quant à lui l'accent sur la durée d'un processus méticuleux et pénible. Mais avec la solution de « avoir du mal à », on pourrait comprendre que quelque chose empêche physiquement l'agent d'accomplir ce procès, ce qui est rarement le cas lorsque l'on se sert de cet idiome en contexte.

En ce qui concerne l'exemple 3, l'interprétation défailante des étudiants était certainement issue d'une confusion lexicale. L'idiome allemand désigne en effet le fait d'obtenir deux bénéfices d'une seule et même action. Or, la similitude de cet idiome avec l'expression allemande « *etwas mit einem Schlag machen* » (faire quelque chose

²⁰ Signalons ici que la traduction de « *gerade* », adjectif et adverbe allemand, est déjà en soi très problématique puisque qu'il revêt des sens tout différents allant de « droit » (= non courbé), « pair » et « droit, franc » en tant qu'adjectif à « justement », « de justesse », « pas spécialement », etc. en tant qu'adverbe et même « tout juste » en temps qu'adverbe aspectuel.

d'un coup) a certainement mené les étudiants à proposer la paraphrase erronée de « arriver à faire quelque chose d'un coup », qui se comprend en français plutôt comme « faire quelque chose en une seule fois, d'une traite » ou « faire quelque chose subitement », toutes deux inadaptées.

Dans les faux-sens plus lourds, nous nous arrêterons ici sur l'idiome suivant :

(7) auf einen Sprung vorbeikommen

*a : passer pour un saut

a : passer en un saut

b : rester un court instant

c : passer en coup de vent

Lors de l'étape de paraphrase, les étudiants me proposèrent pour solution « passer en un saut », ce qui devient difficilement compréhensible en français et ne permet pas au locuteur francophone de reconnaître un tant soit peu l'idée de rapidité.

Parmi tous les idiomes proposés lors de ces sessions, l'exemple 8 a fait l'objet quant à lui d'un véritable contresens :

(8) etwas mit links machen

a : faire qqch avec la main gauche/de la main gauche/de sa main gauche

*b : faire qqch maladroitement

b : arriver à faire qqch facilement/sans le moindre effort/aisément/avec facilité/avec aisance

c : faire qqch les doigts dans le nez (fam), réussir qqch haut la main

Cet idiome active l'image de la main gauche pour signifier cette facilité de quelque chose que l'on arrive à faire même de la main gauche, considérée comme « maladroite ». C'était sans compter sur la symbolique, visiblement très présente à l'esprit des étudiants, du côté gauche comme étant négatif, ce qui les a certainement poussés à proposer une paraphrase contraire au sens de l'idiome avec « faire quelque chose maladroitement ».

Enfin, un non-sens a aussi eu droit de cité dans ce cours avec la paraphrase du cas-limite 9 :

(9) kerngesund sein

?a : Il est en bonne santé en noyau. Il a une santé de noyau. Il est sain dans le noyau.

*b : Il est sain comme un noyau.

b : Il n'est pas du tout malade.

c : Il est en pleine santé. (? Il a une santé de fer.)

Cet « idiome » présente en effet la caractéristique d'être monolexical, condensé en un mot, ce qui devrait l'exclure de la catégorie des idiomes comme nous l'avons vu au début de cet article. Or, s'il s'agit en effet d'un seul lexème, il en est ainsi grâce aux particularités morphologiques de l'allemand qui permet la création de mots-composés. Si on le décompose, on y trouve en effet le substantif « *Kern* » (noyau) et l'adjectif « *gesund* » (sain, en bonne santé). Ce terme de « *kerngesund* » est utilisé en tant qu'adjectif pour désigner quelqu'un « en pleine santé ». Beaucoup d'adjectifs peuvent ainsi être composés en allemand. On peut citer les cas de « *käseweiß* » (= blanc comme du fromage, ou en français : blanc comme un linge, un cachet d'aspirine) ou de « *totmüde* » (= fatigué à en mourir, mort de fatigue). Ces adjectifs composés, dont les

exemples sont nombreux en allemand, semblent correspondre à des moules où une qualité (la couleur blanche, la fatigue) est associée à une image (celle du fromage, de la mort) pour en illustrer l'intensité ou la ressemblance. Très souvent, on peut les réinterpréter en français selon des constructions du type « être ADJ comme NOM » ou « être ADJ au point de/à en INF ». Le cas de « *kerngesund* » n'est pas un cas-limite au seul regard des critères de la phraséologie. Il l'est aussi dans son interprétation puisqu'il échappe à ces moules que l'on a pour réflexe d'appliquer à ces structures. C'est précisément ce que les étudiants ont tout de même tenté de faire, allant ainsi jusqu'à me proposer une paraphrase comme « il est sain comme un noyau ». Dès la traduction mot-à-mot de l'expression n° 9, ils s'étaient heurtés à l'étrangeté de cette image, ce qui ne leur a pas évité le non-sens dans un premier temps, très rapidement mis de côté et laissant place à une paraphrase plus simpliste, mais plus claire comme « ne pas être malade du tout ».

II.3.3 Difficultés rencontrées lors de l'étape 5

Il est bien connu que la maîtrise du bagage idiomatique d'une langue étrangère est représentative d'un degré de maîtrise élevé de cette langue (LÜGER 1997 :79-88). J'ai donc pu vérifier au fil de ces expériences avec les étudiants que la quasi-totalité des idiomes qui leur étaient proposés ne leur étaient pas connus en français, à deux exceptions près, les exemples 4 et 10 :

(4) Der frühe Vogel fängt den Wurm.

a : L'oiseau qui se lève tôt/de bonne heure/de bon matin attrape le ver.

b : Le premier à se lever réussira.

c : Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

(10) einen Kater haben

a : avoir un chat

b : être ivre/saoul hier soir, avoir mal à la tête suite à une trop forte consommation d'alcool

c : avoir la gueule de bois, avoir mal aux cheveux

Pour certains idiomes français, cette méconnaissance peut s'expliquer par la particularité de certains éléments, notamment des archaïsmes, comme dans l'idiome 12 avec le terme de « bât » dont on peut présumer que peu de francophones seraient en mesure de l'orthographier correctement :

(12) Da drückt der Schuh.

a : C'est là que la chaussure appuie.

b : C'est là que se trouve le problème, C'est là que ça fait mal.

c : C'est là que le bât blesse.

II.4 Interrogations

Au cours de ce semestre et grâce à ces expérimentations avec les étudiants, certains questionnements se sont fait jour qui méritent d'être examinés sans préjugé sur la question. Tout d'abord, partant des constats que l'on a pu faire concernant l'étape 3 où il s'agissait de paraphraser le sens de l'idiome allemand, la question

suivante se pose : les idiomes sont-ils aussi connus des locuteurs natifs qu'on le prétend souvent ? Au vu de cette expérience, une distinction plus marquée semble nécessaire entre le fait d'avoir l'impression de connaître un phrasème, le fait de le comprendre et celui de l'utiliser à bon escient. Avoir référencé un phrasème dans son lexique mental semble amener les locuteurs à en surestimer la compréhension. Nous avons pu constater dans plusieurs cas que les difficultés de compréhension de la part des étudiants étaient probablement assez souvent issues de confusions entre plusieurs expressions figées – et nous n'avons évoqué que les cas où cette confusion était des plus flagrantes. Il est plausible que d'autres confusions potentielles nous aient échappé, parce qu'elles sont moins évidentes ou parce qu'elles sont individuelles, propres à chaque étudiant. Ces confusions, ces difficultés d'interprétations sont-elles à mettre en lien direct avec le caractère figé de ces expressions ?

Deuxième questionnement qui naît de cette expérience : les idiomes sont-ils aussi courants dans la communication de tous les jours qu'on le pense ? On en trouve certes un certain nombre dans la presse, mais il est aujourd'hui difficile de se faire une idée précise de l'ampleur de la phraséologie au quotidien, notamment parce que chaque locuteur use différemment du langage et maniera plus ou moins souvent des expressions figées.

Enfin, plus particulièrement, quels manques a-t-on pu observer qui puissent nous éclairer sur les perspectives à adopter ou privilégier lorsqu'en tant qu'enseignant, on aimerait intégrer la phraséologie à son cours ? C'est à ce dernier point que nous apporterons un début de réponse en mettant en exergue l'importance de l'ancrage pragmatique, point que nous n'avons pu aborder jusqu'à présent à sa juste mesure.

III. Interprétation – Pistes de réflexion

III.1 L'ancrage pragmatique : une des clés du succès

III.1.1 L'effort de reformulation

Le souci d'ancrer les expressions dans un contexte commençaient lors de ces sessions de traduction d'idiomes par l'effort de reformulation lors de l'étape 3. Comme on a pu le voir, la paraphrase représente en soi une difficulté non négligeable pour ces expressions présentées dans leur figement. C'est ainsi que les étudiants pouvaient prendre conscience de la rigidité de certaines structures langagières et du manque de flexibilité que cela induisait souvent dans leur approche de l'expression. Au moyen des idiomes, il s'agissait aussi et surtout de les guider par cette expérience vers une meilleure compréhension de la gymnastique intellectuelle nécessaire à l'exercice de la traduction. Mais ce n'était pas là le seul avantage de la paraphrase. En effet, c'est aussi cette étape du déroulement des sessions qui permettait de révéler des difficultés toutes différentes (lexicales, grammaticales, etc.) et d'y remédier.

III.1.2 L'idiome dans la phrase

Dès lors que la compréhension de l'idiome s'avérait problématique, je sollicitais les étudiants en leur suggérant d'utiliser l'idiome inclus dans un contexte ou co-texte. Leur premier réflexe était systématiquement de produire une phrase contenant l'idiome

en question. Or, très souvent, cette solution était insuffisante. Ainsi, pour l'exemple 11 :

- (11) sang- und klanglos
 a : sans chant ni son
 *b : sans mot dire, sans laisser de trace
 b : discrètement
 c : sans tambour ni trompette, sans faire de vagues

les étudiants proposèrent la phrase suivante pour remédier à la difficulté de reformulation : « *Er verschwand sang- und klanglos* » (« il disparut » + idiom). Hormis le fait que la phrase était pour le moins succincte (3^e personne du singulier, sujet pronominal masculin – verbe *disparaître* au passé – expression figée signifiant en fait « sans tambour ni trompette »), elle s'est aussi révélée trompeuse car associée au verbe *disparaître* et à une personne. De manière automatique, les étudiants paraphrasèrent alors cet idiom dans un premier temps comme « sans faire de bruit ». Cette interprétation défectueuse était en bonne partie due au choix de la phrase, trop courte et totalement dénuée de contexte.

III.1.3 En quête d'un contexte

La quête d'un contexte dans lequel l'idiome serait imaginable paraissait être un réflexe moins évident pour les étudiants. Peut-être avaient-ils peur de donner un contexte trop « personnel », de paraître ridicules ? Peut-être manquaient-ils tout simplement d'imagination ? On peut aussi envisager l'hypothèse que le fait d'appliquer un idiom en situation fictive n'est pas si aisé qu'il y paraît. S'il semble que nous saisissons tous sans grande difficulté le sens d'un idiom lorsqu'on l'entend prononcé dans une conversation ou lorsqu'on le lit dans un article de journal, la remobilisation de cet idiom hors de tout contexte est autrement plus complexe.

C'est cependant ce qui permet sans exception de débloquent la compréhension et de mettre tout le monde d'accord sur le véritable sens de l'idiome. Dans le cas de l'idiome précédemment pris en exemple, une étudiante en vint finalement à proposer un contexte et une phrase dans lesquels on pouvait inclure l'idiome allemand. Elle avait alors pensé à un groupe de musique qui aurait eu beaucoup de succès pendant un certain temps, puis qui se serait retiré du circuit avant de refaire surface avec un nouveau disque quelques années plus tard. Elle proposa alors la phrase « *Die Band verschwand sang- und klanglos von der Bildfläche, bevor sie eine neue CD herausbrachte.* » Cette phrase et l'explication qui la précédait resituaient clairement un contexte, certes fictif, mais plausible et où chacun était d'accord pour dire que le groupe avait bel et bien continué de produire des sons - annihilant le sens proposé à l'origine - et qu'il n'avait fait que se retirer discrètement de l'exposition médiatique dont il était l'objet. C'est grâce à ces efforts de re-contextualisation des idiomes problématiques que nous arrivions systématiquement à mettre le doigt sur la véritable signification de l'idiome.

III.2 Des idiomes en cours : de la didactique à tous les étages

III.2.1 Apports de la phraséologie en cours de langue

Quels sont tous les apports de la phraséologie à un cours de langue, et plus particulièrement de traduction ? Nous l'avons déjà évoqué, le premier avantage est certainement de permettre aux étudiants d'aborder des structures (grammaticales, morphosyntaxiques, etc.) difficiles et qu'ils n'ont pas été en mesure de comprendre et mémoriser jusqu'alors dans leurs études.

Mais ne négligeons pas l'exotisme ludique des idiomes ; cela vaut à plusieurs points de vue. Aborder les idiomes permet de mettre en évidence des structures rares et étranges pour des apprenants étrangers comme dans « autant que faire se peut » ou « geler à pierre fendre ». La prise en considération de l'évolution de la langue et des différences de registre reste aussi une approche qui sait susciter leur curiosité et parfois, leur hilarité, comme la différence de registre existant entre « réussir quelque chose haut la main » et « faire quelque chose les doigts dans le nez ». Enfin, c'est évidemment surtout le contenu de l'image dans l'expression étrangère qui provoque le plus de réactions auprès d'un public d'apprenants. Comparer des images comme « avoir un matou » et « avoir la gueule de bois », en savourer d'autres particulièrement drôles comme « ne pas casser trois pattes à un canard », c'est là le grand plaisir que retirent les étudiants de telles sessions de traduction. Au-delà encore de cet exotisme ludique, le lien entre phraséologie et civilisation doit ici être mis en avant. La symbolique inhérente à chaque langue et révélatrice d'une vision du monde a déjà fait l'objet de nombreuses publications (cf. notamment DOBROVOL'SKIJ/PIIRAINEN 1996), et LÜGER montre à quel point la phraséologie s'adapte à l'évolution du monde, en intégrant notamment des faits civilisationnels marquants (LÜGER 1997 : 93)

Enfin, n'oublions pas que ces sessions de traduction s'adressaient à de futurs professeurs de français en Allemagne, des étudiants chez qui il convenait de susciter une véritable réflexion sur les particularités de la langue : non seulement de la langue étrangère (le français), mais aussi de leur propre langue maternelle (l'allemand). S'il devient très rapidement évident grâce à la phraséologie qu'une langue étrangère ne peut fonctionner comme un calque de la langue première, ces sessions de traduction d'idiomes ont souvent mené les étudiants à (re)découvrir des spécificités parfois déroutantes de leur propre langue, comme les mots composés du type « *kerngesund* ». Or, il n'est pas ridicule de prétendre qu'on n'enseigne que mieux une langue étrangère quand on comprend aussi très bien la sienne, puisque c'est la seule référence commune qu'on aura ensuite face à des apprenants novices.

III.2.2 De la phraséologie plus tôt dans l'apprentissage des langues étrangères : pour quoi faire ?

Nous nous garderons bien ici de rester sur cette représentation ludique de l'usage de la phraséologie. Considérer que l'idiomatique d'une langue est juste bonne à faire sourire des élèves, à parsemer quelques séquences de cours de moments plus ludiques est, à mon sens, une erreur. L'usage de la phraséologie va bien au-delà de cela. HÄCKI BUHOFER (1997), ĐURCO (2004), DÜRRING (2004) ont entre autres permis de prouver au fil de leurs recherches et publications qu'un enfant commençait à acquérir très tôt la phraséologie propre à sa langue maternelle. Cette acquisition se poursuit parallèlement

à l'acquisition du lexique tout au long de l'enfance. Si ce processus se vérifie dans la langue maternelle, il semble nécessaire de l'activer et l'encourager aussi dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Si l'on n'apprend jamais une langue étrangère dans les mêmes conditions que l'on a acquis sa langue maternelle, faire en sorte que l'acquisition de la langue étrangère, dans son rythme et son évolution, se rapproche au plus de celle de la langue maternelle ne peut être que bénéfique.

Dans le cadre de ces sessions de traduction, le parti a été pris de recourir à des idiomes dont l'image était très différente de celle de la langue maternelle, et ce pour des raisons qui ont déjà été explicitées. Cependant, cette divergence n'est pas systématique, bien au contraire. Les parallèles sont nombreux, les métaphores souvent semblables et parfois même identiques, comme l'ont montré LAKOFF et JOHNSON (1980). L'approche contrastive a maintenant droit de cité, aussi bien en linguistique qu'en didactique des langues étrangères, et cette approche ne se nourrit pas que des différences, mais bel et bien aussi des similitudes. C'est une double facette que la phraséologie offre à merveille, permettant peut-être ainsi à un apprenant d'appréhender la langue étrangère comme naturellement liée à sa langue première.

Conclusion

À présent que nous avons fervemment défendu un apport phraséologique plus conséquent et plus pertinent au sein de l'enseignement des langues, la question réciproque reste posée : quelles conclusions tirer d'une telle expérience pour la phraséologie ?

Il nous a déjà été donné de constater que la phraséologie est un domaine de recherches riche d'implications sur la compréhension et l'apprentissage d'une langue. Nous nous contenterons ici d'appuyer cette affirmation par la référence qui lui est faite dans le Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL). On y lit que « la bonne maîtrise des expressions idiomatiques » est érigée en critère pour le niveau C2. C'est précisément cette aisance dans la compréhension et l'usage de l'idiomatique d'une langue qui permet aussi de distinguer des degrés de bilinguisme ou de distinguer un locuteur natif d'un apprenant, aussi talentueux et doué soit-il.

Bien que le CECRL préconise les approches linguistique, sociolinguistique et pragmatique pour l'évaluation de cette maîtrise, les deux derniers aspects ne sont pas traités au sein de l'enseignement au même titre que l'aspect linguistique. Toute riche d'implications qu'elle soit, la phraséologie n'est de toute évidence pas utilisée à bon escient.

Cela explique peut-être en partie le fait que la phraséodidactique n'ait pas jusqu'à présent été reconnue à sa juste valeur, en France plus qu'ailleurs, c'est qu'elle n'a pas encore exploré tous les aspects nécessaires à sa validité. En effet, de nombreuses questions, notamment sur le plan psycholinguistique, restent posées ou à poser. Comment ces expressions sont-elles stockées en mémoire ? Question importante s'il en est pour aider les apprenants à engranger ces expressions idiomatiques étrangères²¹. Quelles « règles » prévalent à leur utilisation en situation ? Celle-ci répond-elle à

²¹ Nous signalerons ici l'article de LEGALLOIS (2009), qui donne un bon aperçu de cette intrication entre mémoire et linguistique et de toutes les conceptions de cette interaction qui ont cours actuellement.

certains signaux, certaines conventions, certains réflexes ? Pourquoi et comment les mobilisons-nous « dans la vraie vie », dans un contexte de communication authentique ? De telles réponses seraient sinon nécessaires, du moins très utiles pour faire de la phraséologie un élément constitutif de l'apprentissage d'une langue étrangère au même titre qu'elle est un élément essentiel et incontournable du langage.

Références bibliographiques

- BALLY C., 1909, *Traité de stylistique française*, Klincksieck, Paris.
- BUHOFER A., 1980, *Der Spracherwerb von phraseologischen Wortverbindungen*, Huber, Stuttgart.
- BURGER H., JASCHKE H., 1973, *Idiomatik des Deutschen*, Niemeyer, Tübingen.
- BURGER H., 2007 (1998), *Phraseologie, Eine Einführung am Beispiel des Deutschen*, Erich Schmidt Verlag, Berlin.
- BURGER H., DOBROVOL'SKIJ D., KÜHN P., NORRICK N.R. (eds), 2007, *Phraseologie/Phraseology, Ein internationales Handbuch zeitgenössischer Forschung/An International Handbook of Contemporary Research*, Handbücher für Sprach- und Kommunikationswissenschaft, 28.1, Walter de Gruyter, Berlin.
- Cadre européen commun de référence pour les langues (CECRL)*
- DOBROVOL'SKIJ D., 1995, *Kognitive Aspekte der Idiom-Semantik, Studien zum Thesaurus deutscher Idiome*, Narr, Tübingen.
- DOBROVOL'SKIJ D., PIIRAINEN E., 1996, *Symbole in Sprache und Kultur : Studien zur Phraseologie aus kultursemiotischer Perspektive*, Brockmeyer, Bochum.
- DOBROVOL'SKIJ D., PIIRAINEN E., 2005, *Figurative Language Cross-cultural and cross-linguistic perspectives*, Elsevier, Amsterdam.
- ĐURČO P., 2004, "Interferenzbereiche der Fremdsprachenphraseologie" in *Europhras 2000. Internationale Tagung zur Phraseologie vom 15.-18. Juni 2000 in Aske/Schweden*, Stauffenburg, Palm-Meister C. (ed.), Tübingen, pp 79-88.
- DÜRRING A., 2004, "Das Phraseologieverständnis von Zweitklasslern - eine empirische Untersuchung" in *Europhras 2000. Internationale Tagung zur Phraseologie vom 15.-18. Juni 2000 in Aske/Schweden*, Palm-Meister C. (ed.), Stauffenburg, Tübingen, pp 69-78.
- FLEISCHER W., 1997 (1982), *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache*, Niemeyer, Tübingen.
- FILLMORE C., 1968, "The Case for Case" in *Universals in Linguistic Theory*, Bach E. et Harms R. T. (eds), Holt, Rinehart & Winston, New York, pp 1-88
- HÄCKI BUHOFER A., 1997, "Phraseologismen im Spracherwerb" in *Wortbildung und Phraseologie*, Wimmer R., Berens F-J. (eds), Narr, Tübingen, pp 209-232.
- HALLSTEINSDÓTTIR E., ŠAJÁNKOVÁ M., QUASTHOFF U., 2006, „Phraseologisches Optimum für Deutsch als Fremdsprache. Ein Vorschlag auf der Basis von Frequenz- und Geläufigkeitsuntersuchungen“ in *Neue theoretische und methodische Ansätze in der Phraseologieforschung*, Hallsteinsdóttir E., Farø K. (eds), Linguistik Online 27 2/06, pp 117-136.
- HESSKY R., 1997, "Einige Fragen der Vermittlung von Phraseologie im Unterricht Deutsch als Fremdsprache" in *Wortbildung und Phraseologie*, Wimmer R., Berens F-J. (eds), Narr, Tübingen, pp 245-261.
- HESSKY R., 1999, "Phraseologie: Vermittlungsinstanz zwischen Sprachsystem und Sprachverwendung" in *Phraseme und typisierte Rede*, Fernandez Bravo N., Behr I., Rozier C. (eds), Stauffenburg, Tübingen, pp 233-241.
- JESENŠEK V., 2006, « Phraseologie und Fremdsprachenlernen. Zur Problematik einer angemessenen phraseodidaktischen Umsetzung. » in *Neue theoretische und methodische Ansätze in der Phraseologieforschung*, Hallsteinsdóttir E., Farø K. (eds), Linguistik Online 27 2/06, pp 137-147.

- KÜHN P., 1992, "Phraseodidaktik. Entwicklungen, Probleme und Überlegungen für den Muttersprachenunterricht und den Unterricht DaF" in *Idiomatik und Phraseologie*, Zöfgen E. (ed.), Fremdsprachen lehren und lernen, 21, pp 169-189.
- KÜHN P., 1994, "Pragmatische Phraseologie: Konsequenzen für Phraseographie und Phraseodidaktik" in *Europhras 92. Tendenzen der Phraseologieforschung*, Sandig B. (ed.), Studien zur Phraseologie und Parömiologie, 1, Brockmeyer, Bochum, pp 411-428.
- LAKOFF G., JOHNSON M., 1980, *Metaphors we live by*, University of Chicago Press, Chicago/London.
- LEGALLOIS D., 2009, « Mémento sur quelques rapports entre mémoire et linguistique. » in *Questions de style*, 6, pp 1-21, <http://www.unicaen.fr/puc/revues/thl/questionsdestyle/seminaires/memoire/textes/01legallois.pdf>
- LORENZ-BOURJOT M., LÜGER H.-H. (eds), 2001, *Phraseologie und Phraseodidaktik*, Praesens, Wien.
- LÜGER H.-H., 1997, "Anregungen zur Phraseodidaktik" in *Beiträge zur Fremdsprachenvermittlung*, 32, Sprachlehrinstitut der Universität Konstanz, Konstanz, pp 69-120.

Annexe - Listes des idiomes traités en cours

a : traduction littérale, b : traduction de la paraphrase, c : traduction idiomatique

(1) wie ein Ölgötze dastehen.

*a : être debout là comme une idole en huile – anomalie lexicale : « Ölgötze » n'est désormais usité que dans cette acception.

b : se tenir (là) (avec) (,) l'air imbécile/idiot/hébété/ahuri, rester bouche bée

c : bader (la caque) (régionalisme), être planté là/rester là comme une vache qui regarde/regardant passer un/les train(s) (fam.)

(2) Mühsam ernährt sich das Eichhörnchen.

a : L'écureuil se nourrit avec difficulté.

*b : avoir du mal, de la peine à faire qqch, avoir des difficultés à faire qqch

b : Il faut du temps et des efforts pour atteindre son but.

c : Rome ne s'est pas faite en un jour. Petit à petit, l'oiseau fait son nid.

(3) zwei Fliegen mit einer Klappe schlagen.

a : tuer deux mouches d'un coup de tapette

*b : arriver à faire qqch d'un seul coup

b : obtenir deux bénéfices d'une seule action

c : faire d'une pierre deux coups

(4) Der frühe Vogel fängt den Wurm.

a : L'oiseau qui se lève tôt/de bonne heure/de bon matin attrape le ver.

b : Le premier à se lever réussira.

c : Le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt.

(5) jemanden nicht gerade vom Hocker hauen

a : ne *vraiment pas pousser qn de la chaise/du tabouret, ne *vraiment pas faire tomber qn de la chaise

b : ne pas vraiment impressionner/convaincre qn

c : ne pas casser trois pattes à un canard, ne pas casser des briques

(6) Man darf den Tag nicht vor dem Abend loben.

a : Il ne faut pas louer le/faire l'éloge du/chanter les louanges du jour avant le soir.

b : Il faut toujours attendre la fin de qqch avant de se vanter d'avoir réussi.

c : Il ne faut pas crier victoire trop tôt, Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

(7) auf einen Sprung vorbeikommen

*a : passer pour un saut

a : passer en un saut

b : rester un court instant

c : passer en coup de vent

(8) etwas mit links machen

a : faire qqch avec la main gauche/de la main gauche/de sa main gauche

*b : faire qqch maladroitement

b : arriver à faire qqch facilement/sans le moindre effort/aisément/avec facilité/avec aisance

c : faire qqch les doigts dans le nez (fam), réussir qqch haut la main

(9) kerngesund sein

[?]a : Il est en bonne santé en noyau. Il a une santé de noyau. Il est sain dans le noyau.

*b : Il est sain comme un noyau.

b : Il n'est pas du tout malade.

c : Il est en pleine santé. ([?]Il a une santé de fer.)

(10) einen Kater haben

a : avoir un chat

b : être ivre/saoul hier soir, avoir mal à la tête suite à une trop forte consommation d'alcool

c : avoir la gueule de bois, avoir mal aux cheveux

(11) sang- und klanglos

a : sans chant ni son

*b : sans mot dire, sans laisser de trace

b : discrètement

c : sans tambour ni trompette, sans faire de vagues

(12) Da drückt der Schuh.

a : C'est là que la chaussure appuie.

b : C'est là que se trouve le problème. C'est là que ça fait mal.

c : C'est là que le bât blesse.

Autres idiomes traités en cours – non commentés dans l'article

Der Apfel fällt nicht weit von Stamm.

a : La pomme ne tombe pas loin du tronc.

b : Un enfant ressemble toujours à ses parents.

c : Tel père, tel fils (mère/fille).

Stille Wasser sind tief.

a : Les eaux calmes sont profondes.

*b : Les personnes réservées ont beaucoup à dire/de secrets.

*b : Les personnes réservées réservent des surprises.

b : Il faut se méfier de ce qui paraît calme.

c : Il n'est pire eau que l'eau qui dort.

sich auf dünnem Eis bewegen.

a : bouger/se mouvoir sur de la glace fine

*b : prendre des risques

*b : qqch peut être dangereux

b : se trouver dans une situation délicate, dans laquelle on pourrait vexer quelqu'un ou qui pourrait se retourner à tout instant contre la personne

c : marcher sur des œufs

die Gelegenheit beim Schopfe ergreifen/packen.

a : prendre/saisir l'occasion par la touffe de cheveux

b : profiter d'une occasion immédiatement/quand elle se présente/sans hésiter une seconde, saisir l'occasion quand elle se présente

c : saisir la balle au bond, sauter sur l'occasion